

« NOUS FÊTERONS NOS VINGT ANS À LA FLAC AVEC POLIAKOFF »

FRANCK PRAZAN, GALERISTE

Franck Prazan, galeriste spécialisé dans l'abstraction de l'École de Paris (galerie Applicat-Prazan, Paris), livre ici son regard sur ce marché et confie en avant-première le projet qui accompagnera en octobre les 20 ans de la galerie.

A. C. Comment se portait le marché de la Seconde Ecole de Paris quand la galerie a ouvert ?

F. P. La galerie a été inaugurée en 1993, il y a 20 ans, en plein marasme économique. Je me souviens que nous touchions le fond dans cette période post-guerre du Golfe. Le marché de l'art et singulièrement celui de l'École de Paris avaient été très forts jusqu'à la fin des années 1980, notamment pour des raisons spéculatives. En septembre 1991, le marché de l'art s'est arrêté. Je dis bien arrêté : on a oublié aujourd'hui ce que pouvait dire un marché véritablement à l'arrêt. Mon père [Bernard Prazan] avait ouvert peu de temps auparavant sa galerie rue Guénégaud [à Paris]. Très vite, il a souhaité se recentrer uniquement sur l'École de Paris. C'est ainsi qu'il a lancé en 1993 la galerie rue de Seine. Il s'est

Tout le monde pensait que le marché n'allait pas tenir. Le temps nous a donné raison

concentré sur ce qu'il aimait en tant que collectionneur, avant d'être marchand. Il lui a fallu beaucoup de détermination et de travail pour que les choses reprennent un sens favorable. Il a dû rester sans vendre un tableau jusqu'en 1997 !

A. C. À quel moment les choses se sont-elles débloquées ?

F. P. Mon père a toujours eu la conviction que ces artistes allaient retrouver leur place dans les grandes collections. Il avait connu d'autres crises. Quand il a commencé assez tôt un programme de foires, à la fin des années 1990, les choses se sont orientées plus positivement. Tout le monde cherchait d'autres marchés. Nous pensions que l'on ne fait bien que ce que l'on aime et sait faire. Quand moi-même j'ai ouvert la galerie avenue Matignon, nous étions très peu de temps après 2008. Tout le monde pensait que le marché n'allait pas tenir. Le temps nous a donné raison. Récemment, Soulages a fait l'équivalent de 5 millions de dollars en ventes publiques. Sur la trentaine d'artistes de l'École de Paris que nous défendons, une dizaine, pour leur apport à l'histoire de la peinture, sont capables de rentrer dans n'importe quelle grande collection mondiale. Les artistes dont nous nous occupons étaient là il y a cinquante ans, et ils sont toujours là.



Serge Poliakoff, *Composition en bleu (n° 7 bleu clair)*, vers 1953, huile sur toile, 116 x 89 cm. Photo : Art Digital Studio. Courtesy Applicat-Prazan, Paris. © Adagap, Paris 2013.

A. C. Quels sont les artistes qui ont le plus progressé ?

F. P. Parmi le groupe de tête figure Nicolas de Staël, mais il a toujours été cher sans pour autant atteindre le niveau actuel. Également Zao Wou-ki, dont la cote a probablement été multipliée par vingt entre la fin des années 1990 et aujourd'hui. Avec Soulages, qui a créé une œuvre précise, construite, structurée, dotée d'une forte identité, il arrive seulement maintenant à la place qu'il mérite face aux Américains. Quant à Dubuffet, les choses commencent à prendre de l'ampleur. Un tableau du cycle « Paris Circus » a atteint, en 2009, 5,6 millions de dollars. Dans ses meilleures toiles, Poliakoff est génial. Lors de l'exposition que nous lui avons consacrée en 2008, nous avons tout vendu. En ce qui concerne Fautrier, le père de l'art informel, il n'est pas du tout au niveau des prix où il devrait être. Je n'ai aucun doute sur sa place dans l'histoire de l'art. Quand il est mort, Rothko a demandé si la France lui avait consacré des

SUITE DU TEXTE P. 14

ENTRETIEN AVEC FRANCK PRAZAN

SUITE DE LA PAGE 13 obsèques nationales !

A. C. Pour vous, la galerie physique reste-t-elle importante ?

F. P. C'est fondamental, mais paradoxal. Le flux naturel dans les galeries s'est appauvri au profit des foires. Cependant, vous ne pouvez accéder aux foires si vous n'avez pas une vraie galerie, un lieu identifiable qui permet de nouer des liens durables avec les collectionneurs.

A. C. De quel fait d'armes êtes-vous le plus fier ?

F. P. Il s'agit sans doute de la construction de la collection Gandur pour l'art, qui nous a beaucoup acheté d'œuvres de l'École de Paris à un très haut niveau de qualité. Par ailleurs, ce n'est pas un secret de dire que beaucoup d'expositions qui se montent autour des peintres de ce courant font appel à nous pour obtenir des prêts.

A. C. De quelle nature est votre projet « anniversaire » à la FIAC ?

F. P. Nous avons recherché quel artiste avait le plus compté pour la galerie et dont nous avons placé le plus d'œuvres dans des collections : il s'agit de Poliakoff. Il se trouve que le musée d'art moderne de la Ville de Paris va lui consacrer une rétrospective à partir d'octobre. Il n'y en a pas eu depuis de longues décennies. Par notre intermédiaire, une vingtaine d'œuvres passées par la galerie en deux décennies seront prêtées au musée. En



Franck Prazan. Photo : Gabriele Benini.

parallèle, sur notre stand à la FIAC, nous présenterons une exposition commerciale avec une dizaine de tableaux d'exception qui vont faire de la rentrée 2013 un moment Poliakoff. À part une œuvre que j'exposerai peut-être et avec laquelle vivait mon père, tout sera donc à vendre. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR ALEXANDRE CROCHET

Votre abonnement annuel pour

19 € / mois

pendant 12 mois



Retrouvez
toutes nos formules
sur le site dans
la rubrique
« Abonnements »